

Zeitschrift: Les cahiers des Musées de Môtiers
Herausgeber: Musée Jean-Jacques Rousseau
Band: - (1995)
Heft: 17

Artikel: Rousseau et la botanique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1084292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rousseau et la botanique

Comme l'an dernier le thème choisi par le Conseil de l'Europe a guidé notre choix pour celui de notre exposition temporaire 1995-1996. Puisque 1995 est désignée comme "Année de la conservation de la nature", le Musée Rousseau de Môtiers s'y associe et présente une facette souvent ignorée des préoccupations et des intérêts toujours passionnés de J.J.Rousseau. On l'a célébré comme "l'homme de la nature", un titre qui sous-entend un homme tourné vers les beautés naturelles -ce qui est vrai - mais combien insuffisante, trop condensée et trop complexe par la définition délicate qu'exigerait le mot "nature". Par contre la passion pour la botanique qui s'empare de Jean-Jacques pendant l'exil de Môtiers est une petite révolution dans son existence; elle nous permet de découvrir en lui le savant, le pédagogue et l'artiste.

En effet, c'est ici que le Docteur Jean-Antoine d'Ivernois va faire éclore la curiosité nouvelle qui accompagnera Rousseau jusqu'à sa mort à Ermenonville, soit de 50 à 66 ans. Il s'agit d'une science qui prend un tour passionnant au XVIII^e siècle grâce aux propositions de classifications du grand botaniste Carl von Linné, basées sur le nombre des étamines et des pistils des végétaux et le rapport de fructification. Il s'agissait de déceler les caractères qui permettent de regrouper les plantes en familles.

Rousseau va se passionner pour cette étude, alors que dans sa jeunesse, aux côtés de Mme de Warens, il n'avait vu dans les plantes que prétextes à préparations médicinales, drogues peu ragoutantes et même dangereuses. La longue agonie d'Anet, l'intendant botaniste de Mme de Warens, empoisonné par ses propres cueillettes mettent le comble à ce rejet. S'agissait-il d'un suicide, le jeune Jean-Jacques lui ayant succédé dans l'intimité de sa dame? Le mystère subsiste. Toujours est-il que jusqu'à l'exil de Môtiers "l'homme de la nature" ignore les plantes sous l'angle de l'observation scientifique.

Le retournement n'est que plus significatif. Alors que sa défense le force à se concentrer sur lui-même, à faire diffuser son portrait, à rédiger ses Confessions, la botanique lui permet d'échapper à cette sphère étouffante. Elle devient remède aux tracas et à la torture mentale, échappatoire, un viatique que le proscrit emporte partout avec lui. L'attrait de la botanique gagne les amis neuchâtelois; elle devient prétexte à de joyeuses expéditions que d'Escherny nous a heureusement relatées. La "petite troupe herborisante" s'organise; on convoque même à l'occasion le "parolier", le docteur Abraham Gagnebin de la Ferrière. L'atmosphère est à l'insouciance; on s'extasie devant les moindres découvertes, sans oublier d'emporter sur le dos d'une mule d'abondantes victuailles et les couvertures qui assureront le confort pendant les heures fraîches de la nuit sur le foin des abris de montagne. On est surpris par l'orage, et Rousseau peut écrire à Mme Deluze-Warney au Bied de Colombier: "J'arrive de Chasseron, Madame, crotté jusqu'au dos, et mouillé jusqu'au os." La pluie est aussi au rendez-vous de Brot, où les soirées se passent en conversations animées. Gagnebin est de la partie et le quartier général de La Couronne doit avoir résonné d'humeurs joyeuses, même en 1765 alors qu'un autre orage s'enfle à Môtiers, pour que Rousseau évoque encore ces moments d'oubli des querelles et de plaisir sincère en écrivant depuis le Dauphiné "Il me semble que malgré la pluie nous n'étions point maussades à Brot ni les uns, ni les autres." (A DuPeyrou, Corr. complète, XXXVII, 142).

Réfugié sur l'Île de St-Pierre, la première occupation qui s'impose à l'esprit de Jean-Jacques, c'est de profiter de son isolement pour parcourir l'île en tous ses recoins et d'y traquer tous les brins d'herbe au gré des saisons afin de composer une flore complète de ce paradis, la Flora petrin-sularis. Hélas, le cours des saisons ne durera que quelques semaines. Il faut abandonner les récoltes de "foin" si passionnantes, et reprendre la route. Elle mène vers Paris, et au-delà vers l'Angleterre.

Là, Rousseau retrouvera son étude chérie. Wootton se situe à l'extrême sud de la chaîne pennine, à la jonction des plaines fertiles et des premières pentes qui se cabrent jusqu'aux landes des hauts du Peak District, et

s'exposent au dénuement des vents. La variété des terrains fournissent les contrastes nécessaires à la richesse botanique. De plus non loin de là vivent d'autres botanistes amateurs, telle la Duchesse de Portland qui y séjourne chez des amis. Quel dérivatif aux complications de l'existence en pays de langue étrangère, aux écueils de la rédaction des Confessions, aux soupçons nés d'une correspondance maintenant distante, irrégulière, aléatoire. Les nerfs de l'exilé n'y tiendront pas. Adieu les protecteurs anglais, il faut rentrer sur le Continent, quoi qu'il advienne!

Le retour en France sous un nom d'emprunt ramènera Jean-Jacques et Thérèse vers le sud dans le Dauphiné où l'herborisation sera à nouveau l'élément bienfaiteur, prétexte à calmes promenades, à récoltes admiratives, à concentration sur les détails infimes de la détermination. Il suffit d'un verre grossissant pour explorer un univers incommensurable et échapper à la hantise de la persécution.

Le retour à Paris "ville de bruit, de fumée et de boue" incitera Jean-Jacques à des promenades dans la verdure des parcs et des collines qui cernent la capitale. Bernardin de Saint-Pierre saura gagner sa confiance, et il l'accompagnera dans ces herborisations de Vincennes au Bois de Boulogne, du Mont Valérien au parc de Saint-Fargeau près de Romainville, de Saint-Cloud à Montmorency. Le sexagénaire et son jeune admirateur se retrouvaient aux Champs-Elysées, et après s'être restaurés d'un chocolat chaud, partaient retrouver les campagnes qui pénétraient encore Paris; mais Rousseau préférail sans doute la compagnie d'Antoine-Laurent de Jussieu, neveu de l'Illustre Bernard et lui-même botaniste renommé. Car toujours Jean-Jacques veut se perfectionner; toujours il se plaint de n'être qu'un ignorant, de ne plus avoir de mémoire, et toujours il reproche aux savants d'écrire des livres qui n'aident pas le débutant. (A Gouau, en octobre 1769) "Vous avez écrit seulement pour les doctes; c'est fort bien. Mais j'aurais grand besoin de livres qui apprisse aux ignorants à le devenir."

Ce livre qu'il ne trouve nulle part, Jean-Jacques va l'écrire. Mme Delesert, fille de Mme Boy de la Tour lui en donne l'occasion en lui demandant son avis sur une activité propre à aider à l'éducation de sa petite Madelon. L'échange épistolaire qui s'engage alors entre Paris et Lyon est un modèle de ce que notre siècle a cru inventer en fixant les règles de la programmation. Ces lettres réunies en un volume sont une pédagogie appliquée que les réformes scolaires d'aujourd'hui n'ont fait que perfectionner.

Autre idée pédagogique, la composition d'herbiers limités pour inciter le public à s'intéresser aux plantes. Mais les premières tentatives restèrent sans suite.

Ermenonville accueillera Rousseau dans les dernières semaines de sa vie; et par chance, un artiste au service du marquis René de Girardin prit plaisir à croquer l'écrivain veillissant une poignée de plantes à la main et son chapeau sous le bras. Gravée par Moreau-le-Jeune cette esquisse devint l'image populaire du Rousseau, ami de la nature, reproduite, utilisée à l'infini. C'est en rentrant d'une cueillette matinale que Rousseau fut pris d'un malaise fatal le 2 juillet 1778.

Ennemi de la plante au service de la pharmacopée, mais en contact suivi avec les meilleurs botanistes de sa génération, Jean-Jacques a de la peine à faire abstraction de ses sentiments lorsqu'il s'adonne à la science exacte. Certains le lui reprocheront. Il ne peut s'empêcher de s'émerveiller de "l'éclat des fleurs", mais rejette les "idées médicinales" qui sont pourtant une autre face de l'étude des plantes. Par contre ce parti-pris l'engage à conserver, autant que faire se peut, les formes et les couleurs des végétaux qu'il séche, et qu'il conservera une fois identifiés sur des pages soigneusement marquées de cadres rouges où la plante devient tableau modeste, admirablement mise en valeur. On retrouve là son goût du travail soigné, de la présentation esthétique, l'héritage de son père horloger et de son sens artistique.

Il avait rédigé, et publié depuis Môtiers un Dictionnaire de musique; il ne put mener à chef le Dictionnaire de botanique que certains le poussaient à écrire. Il n'en reste qu'une esquisse. Et comme il avait imaginé un système chiffré de notation musicale, il dessina un vaste jeu de signes qui alignés par groupes de 8 à 10 suffisaient à donner une "image" de la plante et permettaient d'échapper à l'ambiguité des descriptions verbales. Il serait fascinant d'essayer cette Pasigraphie sur un ordinateur! Preuve encore que Jean-Jacques était en avance sur le temps!